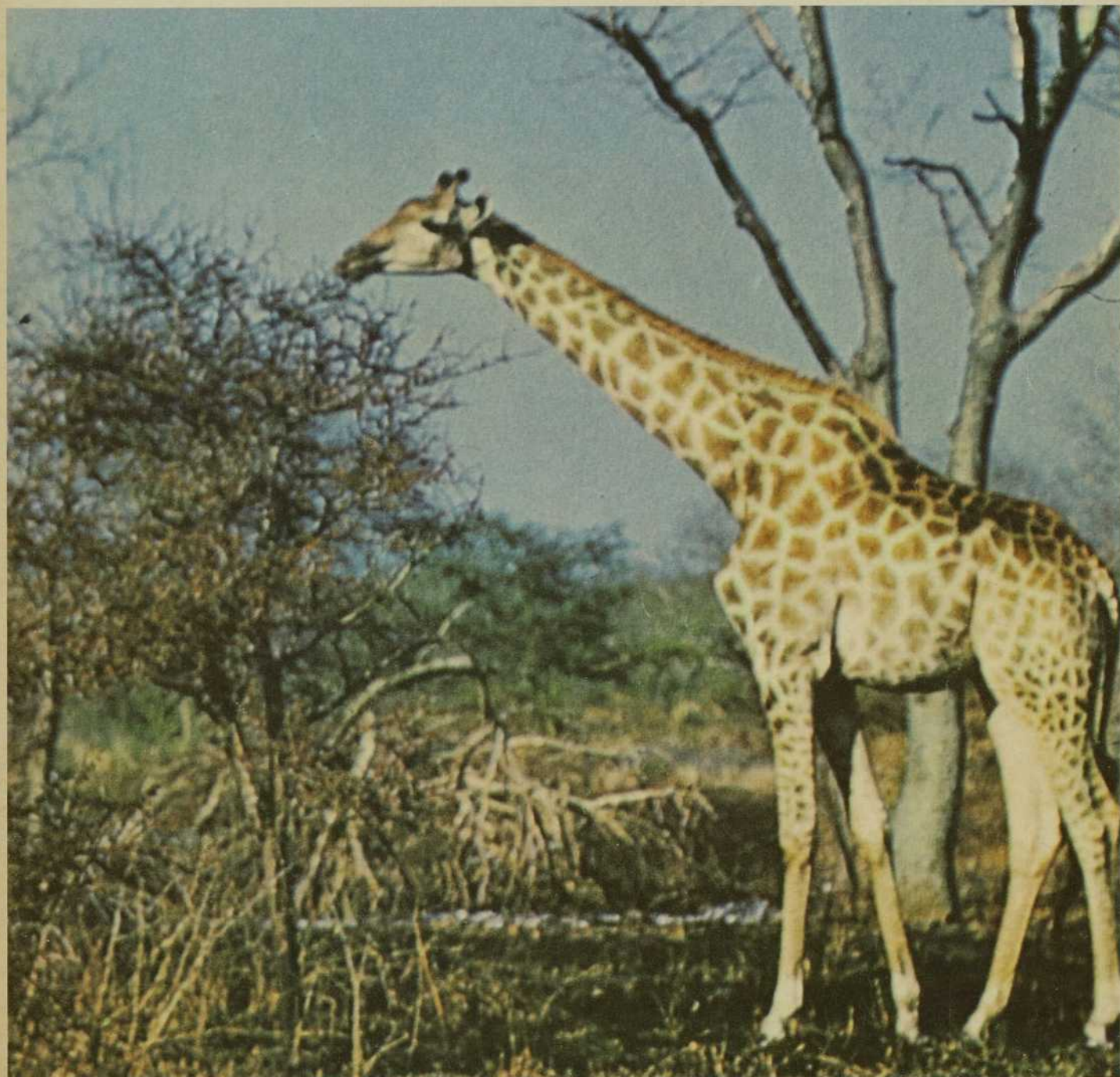


LE PRÉCURSEUR

Mai — Juin 1968 Montréal — Vol. XXVe — no 3



L'exploration de la réserve de Luminba: des milles de dépaysement. (voir p. 110)

Photo : Whysall's



INTENTION MISSIONNAIRE DE MAI: L'Evangile, ferment d'unité entre les races.



**INTENTION MISSIONNAIRE DE JUIN:
L'Eglise de Chine.**

Le Ministère des Postes à Ottawa a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication. Port payé à Montréal.

LE PRÉCURSEUR

No 3 — Mai - Juin 1968 — Vol. XXVe

SOMMAIRE

DIRECTION

Sœur Gisèle Villemure, M.I.C.

COMITÉ DE RÉDACTION

Sœur Gabrielle Ouimet, M.I.C.
Sœur Gilberte Bleau, M.I.C.

ÉDITION ANGLAISE

Sœur Madeline Maillet, M.I.C.
Sœur Agnès Lavallée, M.I.C.

TIRAGE

Sœur Rita Ready, M.I.C.

ABONNEMENTS:

LE PRÉCURSEUR

2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26
Canada

CONDITIONS d'abonnements:

Par an \$ 1.50

2 ans \$ 2.50

4 ans \$ 5.00

A vie \$ 30.00

Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier d'envoyer l'ancienne et la nouvelle.

Revue bimestrielle publiée par les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception avec l'autorisation de l'Ordinaire de Montréal.

NIHIL OBSTAT:

M. l'abbé A. Cossette, p.m.é.
24 Janvier, 1968.

- | | | |
|--|------------|---|
| Les laïcs dans l'activité missionnaire de l'Eglise | 98 | <i>M. Jean-Paul Pelletier</i> |
| Marie, Palladium du Pérou | 101 | <i>Sœur Simone Sabourin, M.I.C.</i> |
| Poème à la Vierge | 106 | <i>L'Envol</i> |
| Le phare de Corona | 107 | <i>Sœur Gilberte Perras, M.I.C.</i> |
| Sans cages ni barreaux | 110 | <i>Sœur Céline Laurin, M.I.C.</i> |
| Poètes Poèmes Yamato | 119 | <i>Sœur Madeline B. Maillet, M.I.C.</i> |
| A Formose, art sacré et artisanat | 128 | <i>L'Osservatore Romano</i> |
| Entre hier et demain, la femme chinoise à Hong Kong | 131 | <i>Sœur Gratia Blanchet, M.I.C.</i> |
| L'Eglise peut-elle compter sur moi ? | 138 | <i>L'équipe de la Rédaction</i> |
| Le maïs en photo | 140 | <i>Sœur Jeanne Piché, M.I.C.</i> |



**LES LAICS
MISSIONNAIRE**

**EN MARGE DU TROISIÈME CONGRÈS
MONDIAL POUR
L'APOSTOLAT DES
LAICS**

Jean-Paul Pelletier

DANS L'ACTIVITE DE L'EGLISE

Nous avons assisté, en octobre dernier, au rendez-vous du laïcat chrétien, à Rome. Autour du Souverain Pontife et parallèlement au Synode des Evêques, des laïcs chrétiens du monde entier se sont réunis en congrès pour définir la présence du Peuple de Dieu dans l'itinéraire des hommes, à la lumière des enseignements du Concile Vatican II.

Pendant les huit jours qu'a duré le Congrès (11 au 18 octobre), les participants ont eu plusieurs occasions d'émettre des avis; de témoigner de leurs

propres expériences; de parler et d'écouter. Le programme prévoyait deux séries de carrefours sur seize sujets connexes.

Dans la première série: L'HOMME D'AUJOURD'HUI, nous étions invités à scruter l'âme des peuples, c'est-à-dire, la vie intime, la vie intérieure de chacun pour y découvrir les joies, les angoisses, les espoirs, les aspirations. En somme, c'était la nécessaire connaissance du milieu avant l'action.

Cette première série de carrefours ayant fait connaître les situations de l'homme d'aujourd'hui en regard de ses attitudes spirituelles, en regard de la famille et de la société, en regard des communications sociales, du développement et de la paix, le Congrès s'est ensuite efforcé de situer le laïc dans le renouveau post-conciliaire de l'Eglise. Pour cheminer dans l'itinéraire des hommes, le Peuple de Dieu doit se renouveler afin d'accepter les exigences de son mandat dans le monde d'aujourd'hui. Se renouveler, n'est-ce pas se mettre dans l'esprit du Concile; n'est-ce pas marcher en parfait accord avec le Souverain Pontife, avec la Hiérarchie qui sont les interprètes des vœux et des décisions du Concile. Se renouveler, dans le sens du Congrès, c'est ouvrir son esprit aux dimensions du monde qui a besoin d'un témoignage chrétien.

Le septième thème de cette seconde série de carrefours: LA PART DES LAÏCS DANS L'ACTIVITÉ MISSIONNAIRE DE L'ÉGLISE a été populaire par le nombre de ses participants et enrichissant par les témoignages qui ont été apportés et les vœux qui ont été formulés.

Qu'on ne s'étonne pas de la façon dont certains vœux ont été formulés ou de la tournure de quelques discussions. A cause du caractère mondial du Congrès, (103 pays représentés), de la différence des langues (cinq langues officielles), et de la diversité des milieux concernés (communautés catholiques et communautés non-catholiques), le dialogue offrait de la couleur. Par exemple, la manifestation de l'activité missionnaire d'un Canadien diffère sensiblement de celle d'un Africain ou d'un Asiatique parce que, chez-nous, nous ne sentons pas la rencontre et l'influence d'autres croyances, tel le bouddhisme. Pour cette raison, notre activité missionnaire est plus une activité de soutien qu'un véritable témoignage de la présence.

Tenant compte de cette diversité des milieux, on comprend mieux que le Carrefour ait cru nécessaire de souligner la nécessité de reconnaître les valeurs religieuses qui existent chez les différents peuples. Le rapport de ce carrefour est ainsi résumé dans le bulletin du Comité permanent des Congrès Internationaux pour l'Apostolat des Laïcs. Nous citons: «...nécessité de laisser une plus grande liberté aux Eglises particulières, notamment de récente implantation, pour réaliser des expériences afin de trouver l'expression authentique de leur âme chrétienne. Cette valeur d'authenticité requiert une formation appropriée des prêtres et des laïcs et une révision qui suppose, à son tour, le dialogue entre la hiérarchie et les laïcs à tous les niveaux, ainsi que dialogue et collaboration dans le domaine œcuménique.

L'échange des personnes, des expériences et des moyens entre les Eglises des pays dits « riches » et celles des pays dits « pauvres » devrait se réaliser d'une façon prioritaire et continue.

On attire l'attention sur la présence de millions d'étrangers, travailleurs ou étudiants, dans les communautés à tradition chrétienne. Ces communautés devraient s'ouvrir davantage aux difficultés de ces hommes et de ces femmes. Elles doivent aussi reconnaître que les émigrants chrétiens sont co-responsables de l'évangélisation de leurs nouveaux milieux.

En guise de conclusion, le Rapport souligne le sentiment général que les deux notions de développement et d'évangélisation sont indissociables; comme chrétien, je développe, en tant que chrétien, j'évangélise.»

Ce qui précède est un résumé de quelques préoccupations du laïcat chrétien face à l'activité missionnaire de l'Eglise. Ce sont des impressions de masse qui découlent des témoignages apportés par les délibérants du Congrès.

Préoccupation de charité envers le monde d'aujourd'hui qui cherche la vérité, la sécurité, la paix. Cette charité qui consiste à s'approcher des autres, à les mieux comprendre et à les mieux servir. Cette charité que le Père Congar, dans son allocution, au Congrès, a comparée à la parabole du bon Samaritain.

Climat de confiance envers le magistère de l'Eglise qui éclaire l'itinéraire des hommes. Le laïcat chrétien doit marcher dans la ligne de l'obéissance et c'est dans cette ligne que l'activité missionnaire est engagée. Obéissance toute confiante en l'Eglise qui continue la mission évangéliste et sanctificatrice de son Fondateur Jésus-Christ.

Un motif d'espérance en les organismes vitaux de l'Eglise qui apportent aux « pauvres », les secours des « riches ». Le chrétien d'aujourd'hui, dans l'optique de Vatican II, c'est l'espérance du monde, parce que le chrétien d'aujourd'hui est missionnaire et qu'être missionnaire c'est porter en soi la réponse aux problèmes des hommes.

Si, d'une part, deux mille cinq cents délégués laïcs se sont penchés sur les angoisses et les joies du monde et ont élaboré un programme d'action efficace, il faut que, d'autre part, tout le laïcat chrétien, vous et moi, nous nous sentions engagés dans cette grande entreprise du renouvellement des forces du bien pour assurer la paix aux hommes. La paix ce n'est pas seulement un cessez-le-feu, c'est la tranquillité intérieure pour chacun dans une ambiance de vie normale.

Arrivée de Notre-Dame en Amérique Latine

Selon l'historien Ruben Vargas Ugarte, S.J., l'Amérique est devenue la terre de Marie. Avec les découvreurs du continent sud-américain, les trois bateaux de Christophe Colomb transportèrent le culte de la Vierge. C'est pourquoi dans toute cette partie qui comprend l'Amérique du Sud et l'Amérique Centrale, le Mexique et les Antilles, figure

MARIE PALLADIUM DU PÉROU

au premier plan la dévotion à Notre-Dame. Disons-le à l'honneur des premiers évangélisateurs et de leurs successeurs, ils avaient réussi à implanter une dévotion si solide et si adaptée aux peuples sud-américains, que c'est elle, cette piété mariale, qui a gardé la foi au Dieu unique.

Matériellement, ce culte se traduit par le foisonnement de sanctuaire, tantôt simples et pauvres, tantôt majestueux et richement décorés. Citons ici les plus connus: Notre-Dame de la Guadeloupe au Mexique, Cocharcas, Chapi et Characato au Pérou, Copacabana et Cotoca en Bolivie. Au début, on honorait la Vierge sous des titres typiquement espagnols, mais bientôt l'Indien apporta, avec son vivant folklore et son sens dramatique de la vie, ses appellations simples et affectueuses comme: *La Mamita*, Petite Mère, *La Pequenita*, Toute Petite, *La Chaparita*, Petite Chérie...

Universités, collèges, montagnes, villes, régiments et entreprises commerciales portent son nom tandis que son image, sous les représentations les plus variées, a été copiée et recopiée, photographiée et gravée, reproduite indéfiniment et répandue partout dans les moindres recoins de l'Amérique

par Sœur Simone Sabourin, M.I.C.

Latine, dans les hautes sierras et dans les plaines, dans les opulentes cathédrales et les petites chapelles, dans les villes et les hameaux, dans les demeures de pierre et les huttes d'adobe, dans les maisons de commerce et les usines, dans les autobus et les taxis.

Aux yeux des visiteurs, certains aspects de la dévotion mariale paraissent un flamboiement de superstitions. Avec le temps, l'étranger un peu psychologue y découvre des valeurs positives précieuses. En exprimant sa confiance à la Vierge, l'Indien y met le meilleur de lui-même; et si le culte de Marie en certains endroits, l'emporte sur celui du Christ, notons qu'il est un signe caractéristique de la foi du peuple latino-américain.

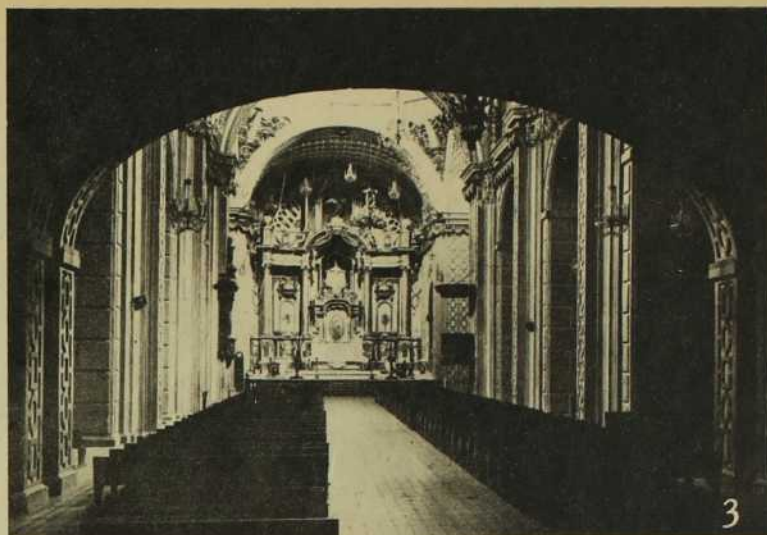
Manifestations mariales au Pérou

Parmi les nombreuses dévotions introduites par les missionnaires espagnols au Pérou, signalons le chant à l'église du *Salve Regina* et des litanies de Lorette, tous les samedis. Le Pape Paul V, en 1605, avait accordé une indulgence de 50 jours à ceux qui se montraient fidèles à cette pratique. Il faut, pour se faire une idée de la dévotion des Indiens à la Vierge Marie, avoir vu l'admirable foi des gens venus de partout pour assister à cette cérémonie.

On a dit beaucoup de choses des processions en Amérique Latine! Certes, elles nous apparaissent comme le comble du désordre. Pourtant, pour l'Indien, une procession devient un temps fort dans sa vie religieuse. Tout n'y est pas orthodoxe, d'accord. Cependant, son ardente dévotion pour la Mère de Dieu s'exprime ainsi avec une douceur attendrie et pénétrante. Dès les premières années de la colonisation, les processions jouissaient d'une grande popularité. Souvent, le matin ou le soir, les Indiens, portant des bannières ou des statues de Marie, sortaient en procession, chantant le Rosaire. Une affirmation humoristique mais réelle veut que « les deux sacrements du l'ibéro-américain soient le baptême et la procession »!

Aujourd'hui comme alors, des danseurs indiens marquent de leurs danses folkloriques toutes les grandes célébrations mariales. Vêtus de riches costumes aux couleurs voyantes, ils pénètrent dans le temple accompagnés de musiciens et font des révérences devant l'autel de Marie. Selon la coutume espagnole, la Madone est revêtue de robes de soie et de brocart. Après quelques couplets d'un cantique populaire, ils placent sa statue sur un brancard et sortent processionnellement sur la place publique pour prier, chanter et danser. Car, rustique et simple, l'Indien exprime sa foi par des chants et





3

1- L'église *La Merced* à Lima.

2- L'église *Maria Auxiliadora* à Lima.

3- L'intérieur de l'église *La Merced*.

4- Autel dédié à *Notre-Dame des Roses* dans l'église *La Merced*.

4



Le Président Fernando Belaúnde arrivant à l'église de La Merced pour assister à la célébration Eucharistique le 24 septembre, 1966.

des danses. Souvent improvisés, les chants traduisent à la fois la piété et la tristesse du peuple péruvien.

A Lima, la pratique de la visite quotidienne à la Vierge, remonte au milieu du 19^e siècle. A tous ceux qui font partie de cette association, on distribue les images des Madones les plus populaires de la ville. Chacun, alors, s'engage à visiter, le jour signalé, le temple qui lui échoit. En d'autres endroits, les Vierges pèlerines, comme la Vierge de Copacabana et de la Merced, sont l'objet de manifestations spontanées de la piété populaire.

Ces manières d'honorer Marie viennent à peu près toutes des premiers missionnaires. Pour attirer les baptisés et faciliter ainsi l'enseignement, ils entouraient l'évangélisation d'une solennité exagérée. De là l'origine des processions spectaculaires et des fêtes mariales célébrées en grande pompe.

Fêtes mariales

Il faut signaler la profonde dévotion des Péruviens envers l'Immaculée-Conception et l'Assomption de la Sainte Vierge. La majorité des cathédrales au Pérou et dans tout le continent sud-amé-

ricain ont l'une ou l'autre pour titulaire. Le 3^e concile liménien décrétait même que tous les prédicateurs devaient commencer leurs sermons par la salutation suivante: « Louange au Saint Sacrement de l'autel et à la Conception sans tache de Notre-Dame, conçue sans le péché originel. » Quel cœur péruvien ne palpite pas lorsqu'on prononce ce nom de l'Immaculée-Conception. Souvenirs de pèlerinages, de larmes essuyées, de paix recouvrée! Oui, de toujours à toujours, la Vierge se porte garant du salut de l'Amérique Latine.

Dès le temps de la colonisation, les Universités unirent leur voix à ce concert de prières et de louanges à la Conception pure et sans tache de Marie. Dans tous les grades supérieurs, une loi rendait obligatoire le serment suivant: « Que l'on croit et enseigne, par parole et par écrit, que la Vierge, Mère de Dieu et Notre-Dame, a été conçue sans le péché originel dès le premier instant de son existence. » Il fut aussi stipuler que tout élève qui refuserait de prêter ce serment ne recevrait pas son grade universitaire et si un Recteur le concédait sans cela, il encourait une amende de 100 ducats.

L'Université San Marcos, de Lima, la plus ancienne du continent, avait juré, le 2 février 1619, de défendre le privilège de l'Immaculée-Conception. A cette occasion, des fêtes grandioses furent organisées par tous les collèges de la ville. Entre autres manifestations, un défilé de chars allégoriques exprimaient par des tableaux vivants, l'histoire biblique, depuis la création; d'autres symbolisaient les titres conférés à Marie par toutes les nations.

Devant les écoles, les boutiques et les maisons, on plaçait des statues de la Vierge. Les fidèles les entouraient de fleurs et de lampions, « petites flamme vigilantes qui dansent, dans leurs enveloppes de verres multicolores leur ballet délicat à la Reine des Cieux. »

En 1656, au moment où ces fêtes se poursuivaient plus grandioses que jamais, le Conseil Municipal présidé par Mgr l'Archevêque, déclarait l'Immaculée, patronne de Lima. Le peuple péruvien avait appris avec les vérités de la foi cette prérogative de Notre-Dame. Aussi l'Episcopat sud-américain ne pouvait-il répondre autrement que par un complet acquiescement à sa Sainteté Pie IX qui le consultait au sujet de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception.

Cette dévotion à la Vierge fait de l'Amérique la terre de Marie. Profondément ancrée dans le cœur de tout Indien, elle caractérise surtout la foi du peuple péruvien.



VIRGEN DE LA MERCED (LIMA)
Patrona de las Armas del Perú

*O bonne et tendre Mère, qui saurait mieux que toi
Comblar nos chers désirs,
Et raviver nos cœurs dans les moments d'émou,
Par de doux souvenirs.*

*Bien plus que les gracieuses mamans de la terre,
Tu veilles sur nos vies,
Tu apaises nos chagrins, nos peines amères,
Douce Mère chérie.*

POÈME à la VIERGE

*Tu connais les difficultés de la jeunesse;
Elles sont si nombreuses,
Que très souvent, il nous faut beaucoup de sagesse
Pour demeurer joyeuses.*

*Aussi, nous venons te confier avec amour,
Nos multiples espoirs,
Et solliciter aussi, tes dons, tes secours,
Pour remplir nos devoirs.*

*Veille, bonne Mère, sur cet humble journal,
Que nous te dédions,
Et fais-nous parvenir à la vie idéale,
But de nos actions.*

*Les Stagiaires de
l'Ecole Normale Professionnelle
du Cap Haïtien, 1967-68.*

Reproduit de "l'Envol"

CHILI

« Comme des phares de granit bien
plantés sur le roc solide, donnons aux
autres la Lumière que nous avons reçue. »

LE PHARE DE CORONA





Si vous n'avez jamais eu la chance de visiter un phare n'hésitez pas à m'accompagner à Corona. Vous saisirez mieux, après, cette pensée lourde de grandeur et de sens: « Comme des phares de granit bien plantés sur le roc solide, donnons aux autres la Lumière que nous avons reçue. »

Tout marin sait en prenant le large qu'il abandonne aux vagues une part de son libre arbitre. A bord de notre *lancha* (petit bateau à moteur), le marin n'est maître qu'après Dieu. Car la mer est vivante. Elle a ses calmes mais aussi ses colères et nul ne peut se vanter d'être à l'abri de ses furies. Malgré cela, nous l'affrontons très tôt le matin. La *lancha* mise à l'eau creuse des sillons profonds et étroits. Comme le soleil s'attarde sous la brume, le froid nous pénètre jusqu'à la moelle des os. Quelques passagers s'assoient sur le pont resserrant gilets et manteaux; d'autres préférèrent la cale à l'abri du vent; certains s'agrippent au mât du voilier. Tous découvrent un panorama splendide: des grottes fantastiques rongées par l'eau salée, des spectacles naturels inconnus du reste du monde. Personne ne dit mot. C'est terriblement impressionnant!

Vers nous s'avance un petit bateau rempli de bois. Les moteurs stoppent. L'embarcation heurte notre barque. Un homme de l'équipage parle, crie des ordres; mais je ne comprends rien à ce langage. Enfin, je vois un marin lancer un baril au

propriétaire qui tient ferme le poteau assujettisseur de notre *lancha*. Malheureusement le baril tombe à l'eau et danse comme un bouchon. Après quelques pirouettes et une course nerveuse en avant une main énergique l'attrape et le maîtrise. Les cœurs se replacent. Je n'ai pas trop compris la manœuvre, mais je suis contente que ce soit terminée. *Adios, hasta luego*. Nous démarrons.

Maintenant, assez éloignés de la plage sablonneuse, nous contourrons le cap coupé de la terre ferme lors d'un séisme en 1960. Pendant plus d'une heure, nous longeons la côte abrupte et primitive. Ici et là, quelques maisonnettes assises dans un repli de terrain verdoyant ouvrent un œil sur la mer. L'escale prévue nous rassemble pour la Célébration Eucharistique dans la chapelle de Guapilacui sérieusement endommagée par le tremblement de terre.

Nous filons ensuite de l'autre côté de la baie, à Corona, le but de notre voyage. Apprenti marin, je prends difficilement pied sur un terrain accidenté. Je n'ai d'yeux que pour le phare, le phare de Corona. Là-bas, sur une roche aride et déserte, il s'élève, dominant une grande partie du vaste océan, séparé du tapage du monde qui l'ignore complètement. Nous attaquons la montée. Très vite la pente se redresse et à la queue leu leu nous suivons le guide. Ce n'est pas sans une certaine excitation que nous gravissons les derniers pieds



qui nous séparent encore de la base du phare. Quatre maisons, couleur saumon, forment le quadrilatère de l'emplacement.

Cette tour, nous dit-on, date de 1927. Dans le bureau du gardien d'énormes machines anglaises et françaises, des radios et téléphones transmettent des messages d'espoir. En face, vers la droite, on accède à une pièce où trois immenses bombes à compression d'air servent de sifflet. Nous longeons le corridor et de là nous montons jusqu'à la partie sommitale du phare.

Quelle grandeur! Je suis hypnotisée, ensorcelée, face à cet imposant Pacifique qui apparaît comme une mer de plomb fondu, lourde et grise. La physionomie de chacun exprime le même sentiment d'admiration. Y a-t-il quelque part dans le monde, une mer aussi vaste? C'est par longues séries de cinq ou six lames que l'océan, là-bas, déferle sur le rivage. Un Chilien nous disait un jour: « On peut voir chez nous, et sans quitter le pays, toutes les faces de la terre! » A nos pieds, Ancud, sa baie et les chapelets d'îles qui l'entourent, présentent face à la mer et l'horizon, tout un monde de choses merveilleuses dans leur simplicité qui s'appellent: rochers, pins, vent, baie, pêche, vagues, mouettes...

Au loin, nous remarquons, submergeant des flots, les mâts du bateau qui, en 1960, périt dans la

tempête avec tout son équipage. « Je l'ai vu enfoncer, nous dit le gardien, mais on ne peut rien contre la mer. Combien de navigateurs audacieux l'affrontent en des combats funestes! » Qui, au sommet de cette tour, a entendu le rugissement sauvage du Pacifique chilien et vu ses eaux aux vagues tourmentées arracher les roches, les entraîner et les dissoudre, alors celui-ci est convaincu de sa puissance.

En dépit de tout, les gardiens dévoués du phare se tiennent là, jour et nuit. Ils signalent la voie la plus sûre, indiquent les dangers imminents ou lointains, confirment les conditions météorologiques, enfin, conversent avec les gens de la mer. Et si les voix viennent à manquer, alors le phare balaie la mer d'un faisceau lumineux marquant aux marins attentifs les obstacles et les roches qui se profilent en attitudes menaçantes.

Lasse des efforts de la journée, abruti par la fatigue, je me laisse envoûter par ce spectacle gigantesque. Un dernier regard... et avec regret je descends de la tour et dévale la longue pente jusqu'à la mer.

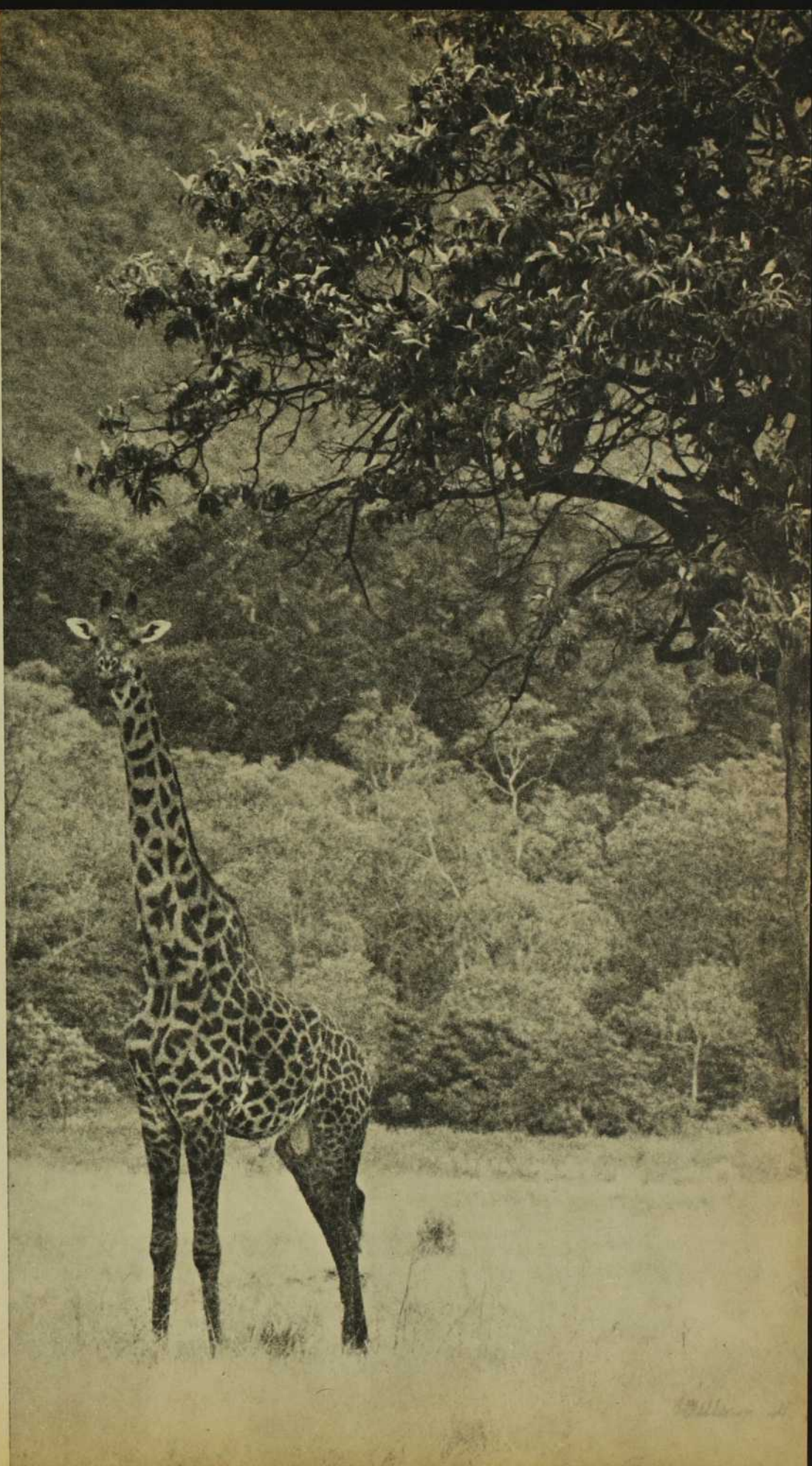
Le phare a ses leçons; il verse la lumière au milieu d'une mer déchainée. Sur cette mer orange et célèbre en naufrages, qu'est la vie, combien attendent un guide, une lueur d'espoir, un foyer de lumière?

Gilberte Perras, M.I.C.



Zambia

Sans ni Bar



Cages reaux

William A.

Souvent j'avais vu des photos de ces bêtes qu'on appelle sauvages, j'avais même entendu leurs rugissements dans le lointain, pourtant j'ai été prise au dépourvu quand, pour la première fois, je les ai vues bien en face, sûres de leur force, de leur royauté.

De passage à Fort Jameson, je visitai la réserve de Lumimba en Zambie où vivent à l'état sauvage, une variété infinie d'animaux. Ici, les safaris sont dirigés par un guide gouvernemental et un garde africain. Passé la porte d'entrée, un chemin nous conduit aux *rondavels*, sortes d'habitations africaines circulaires, servant aux visiteurs.

Après le lunch, Mère Régionale et moi quittons le camp. Au premier tournant de la route, nous arrivons presque « nez à trompe » avec un éléphant qui pâture dans les arbres; ses grandes oreilles battent et sa trompe se relève pour saisir les odeurs. J'applique les freins et me prépare en même temps à repartir de peur qu'il ne charge. Mais il paraît que nous ne l'avons pas inquiété, puisqu'il rabaisse la trompe et continue à dévorer les branches feuillues. Il atteint très loin et en toutes directions le feuillage dont il se nourrit. Deux petites lèvres, à l'extrémité de sa trompe, lui permettent de saisir les feuilles au bout des rameaux avec autant de délicatesse, croyez-moi, qu'on en mettrait à cueillir des pâquerettes dans une prairie!

Si l'envie lui prend de goûter à la fraîche verdure qui couronne la cime d'un arbre hors de son atteinte, il appuie sa tête contre le tronc et pousse. Le résultat est immédiat. L'arbre tombe même s'il mesure 65 pouces de diamètre.

Un adulte africain pèse de 5 à 7 tonnes, tandis qu'un adulte asiatique en pèse 3 à 4. Malgré son épaisseur et sa dureté, la peau des éléphants est très sensible à la piqûre des insectes et aux gerçures sous l'action du soleil. Aussi se baignent-ils souvent. Celui que j'ai devant moi a l'air d'avoir endossé un habit trop grand pour lui. Sa peau toute plissée pend de chaque côté. Sa trompe à pinces, son front convexe et l'ampleur de ses oreilles le distinguent de son cousin des Indes.

Nous roulons lentement et avec circonspection. Un peu plus loin, une harde de ces pachydermes se traînent à travers le parc. Parmi eux un tout petit spécimen pèse de 400 à 500 livres. Sa mère semble l'ignorer jusqu'au moment où on s'en approche. Près d'elle, l'éléphanteau m'apparaît comme un nain.

En Zambie, les éléphants ont coutume, aux environs de Noël, de gravir des sommets pour se régaler des fruits du *Musuku* dont ils raffolent. Malgré



Gracieuse antilope comme j'en ai rencontrée en visitant la réserve de Lumimba en Zambie.

leur poids, ils savent marcher dans le silence le plus parfait et, chose qui paraît incroyable, sur la pointe du pied, mais d'un pied pourvu d'une semelle rembourrée, véritable tampon élastique sillonné de rides qui empêche le dérapage en sol marécageux. Pacifique et puissant, l'éléphant est heureux. Toute son existence est menée avec prudence et sagacité. C'est le sage de l'Afrique! A plusieurs reprises, dans la journée, nous revoyons ces colosses se promener lentement dans ce lieu sauvage.

A un jet de pierres devant l'auto, les panaches des herbes s'écartent soudain pour laisser passer une gracieuse antilope. Elle s'arrête et regarde dans notre direction. Sur sa tête, elle porte une paire de cornes énormes, recourbées en arrière. Non loin d'elle, ses compagnes broutent près d'une douzaine d'éléphants.

Il est remarquable que plusieurs noms d'origine néerlandaise aient été introduits dans les différentes langues. Evidemment, les Boers de l'Afrique du Sud ont créé tous ces noms. Ainsi on a: *springbok* (gazelle), *waterbok* (hydrophile), *hartebeest* (autre espèce d'antilope).

J'ai admiré les *springboks*, ces timides antilopes aux grands yeux brillants. Vite sur pieds dès qu'elles sont alarmées, capables alors d'exécuter des bonds de 10 pieds de haut avec autant de grâce que de légèreté, elles aiment vivre en société et se joindre à d'autres gazelles ou à la grande antilope Koudou.

Les *waterboks* mâchonnent une herbe jaunie. Ils me font penser aux rennes du Père Noël que l'on voit sur les cartes de vœux!

A notre approche, les gnous, aux allures de vison et à la face envahie de touffes de poils, s'arrêtent, se mettent à courir, s'arrêtent de nouveau et croisent ensuite le chemin. Ce sont des animaux remarquables et leur nom portugais — bois cavalo (c'est-à-dire: vache-cheval) — s'adapte bien davantage à eux que le nom de gnou qui ne dit rien du tout.

A la vue de notre voiture, les impalas paraissent craintives. D'abord quelques-unes avancent puis, peu à peu, tout le troupeau. De toutes les espèces d'antilopes que compte l'Afrique, l'impala est une des plus élégantes et des plus rapides. Comme chez beaucoup de bêtes dont la vie semble perpétuellement menacée, ses yeux, très écartés, lui permettent de repérer le danger de quelque côté qu'il vienne.

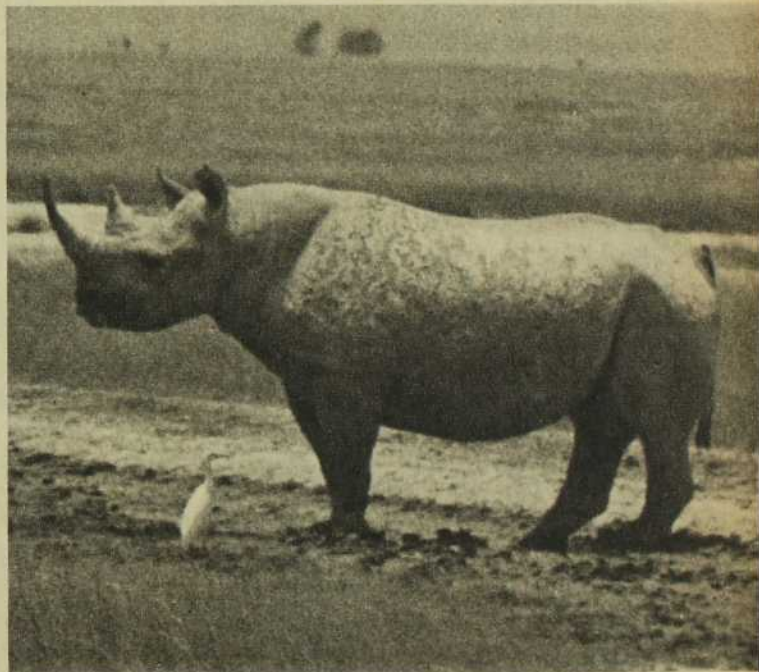
A plusieurs reprises nous stoppons pour jouir de la magnificence de la nature. Nous écoutons le silence... Quelques oiseaux crient de joie!

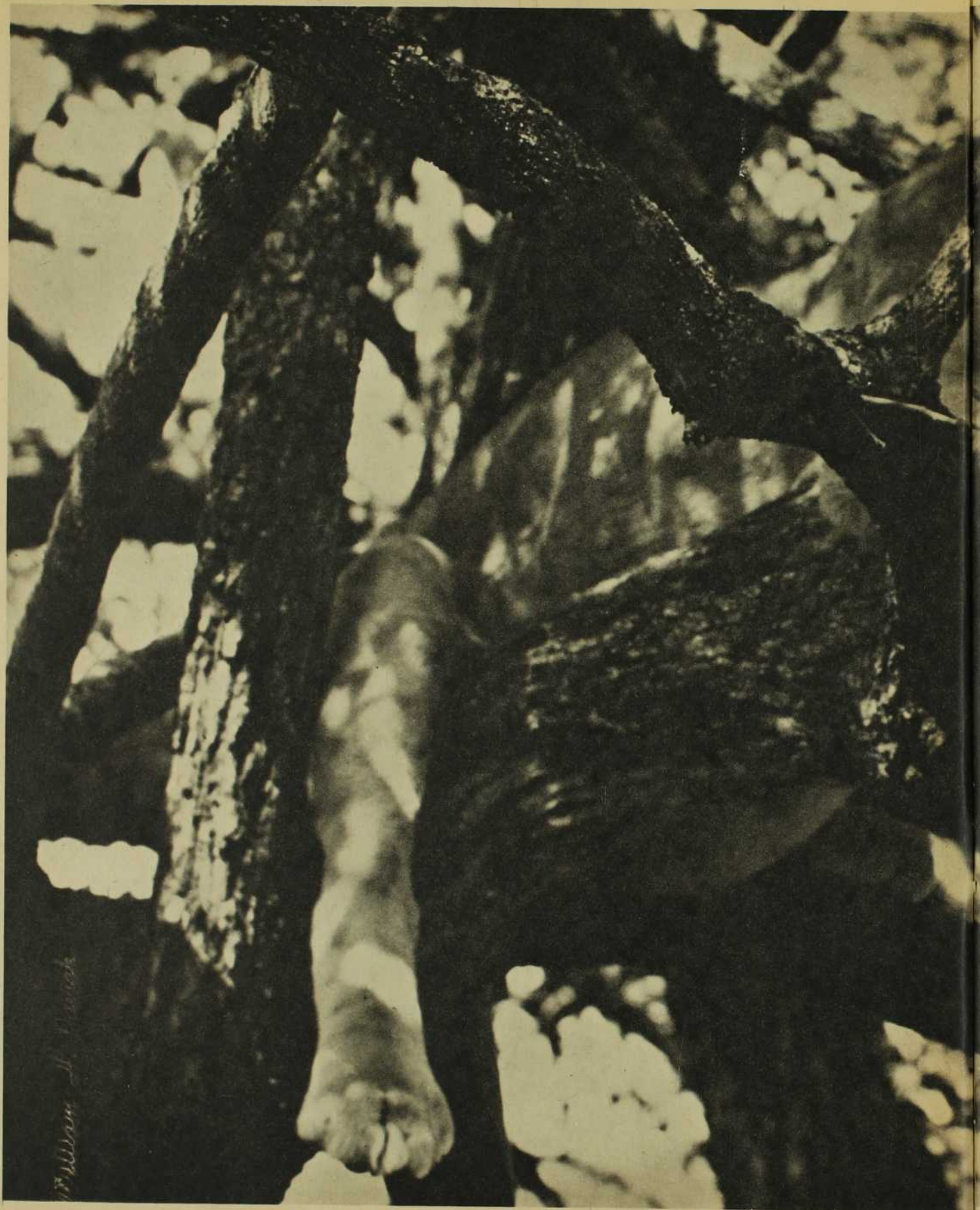
La route se faufile entre des rivières, des lacs et de petits ruisseaux. Sur une langue de terre, des crocodiles prennent leur bain de soleil. Quand un de ces monstres a achevé ses exercices de plongée, il remonte sur la berge et, dégoulinant de fange et de vase, il s'allonge dans l'herbe. A la lumière, ses yeux ne sont que d'étroites fentes. L'animal semble alors sommeiller, mais méfiez-vous des crocodiles « endormis » au soleil! Leur gueule largement fendue leur donne l'air de sourire; qu'elle s'entrouve légèrement — à la perspective d'un bon repas — et le sourire s'élargit découvrant d'impressionnantes rangées de dents. La mimique est amusante à observer... de loin.

En plusieurs endroits, on aperçoit de grandes taches noires dans l'eau. Des hippopotames, à demi-plongés dans la rivière, relèvent la tête au-dessus des flots et bâillent, la gueule grande ouverte. Masse luisante et tremblotante, que supportent insuffisamment des pattes trop courtes, hors de l'eau, sa démarche est pesante, son ventre traîne sur le sol. Dans l'eau, l'aspect est tout autre. Allégé par sa graisse, il flotte de lui-même en ne laissant affleurer que le dessus de son museau. On dirait un sous-marin à fleur d'eau, prêt à s'enfoncer à la moindre alerte.

Nous continuons notre chemin. Quelques babouins effrontés parcourent rapidement la route et restent assis tout près pour nous regarder avec

Le profil de Monsieur l'hippopotame...





William J. Purck



A quoi rêvent les lions ?



curiosité. D'autres, plus timides, prennent la fuite. Les jeunes, qui ne sauraient courir aussi vite que leurs aînés, grimpent à califourchon sur le dos de leur mère et se comportent en parfaits cavaliers. Une partie du parc de Lumimba est le fief des cynocéphales, jacassant dans le fouillis des arbres géants.

Le chacal que nous voyons ici ressemble fort à un métis de chien et de renard avec ses pattes minces, son museau pointu, sa queue courte et touffue, ses oreilles toujours droites. Il semble sortit d'une boîte à surprise. Malgré la beauté de sa robe, il reste pour les fermiers un importun, car avec ses tours, ses ruses et ses malices, il parvient à pénétrer dans les poulaillers ou dans les vergers.

La hyène, elle, ne chasse même pas. Lente, la croupe basse, les jambes torsées, l'allure sournoise,

◀ Quand la route goudronnée fait place aux pistes, c'est pour vous conduire vers les lions, les girafes, les éléphants et les panthères qui vivent en liberté dans la réserve de Lumimba.

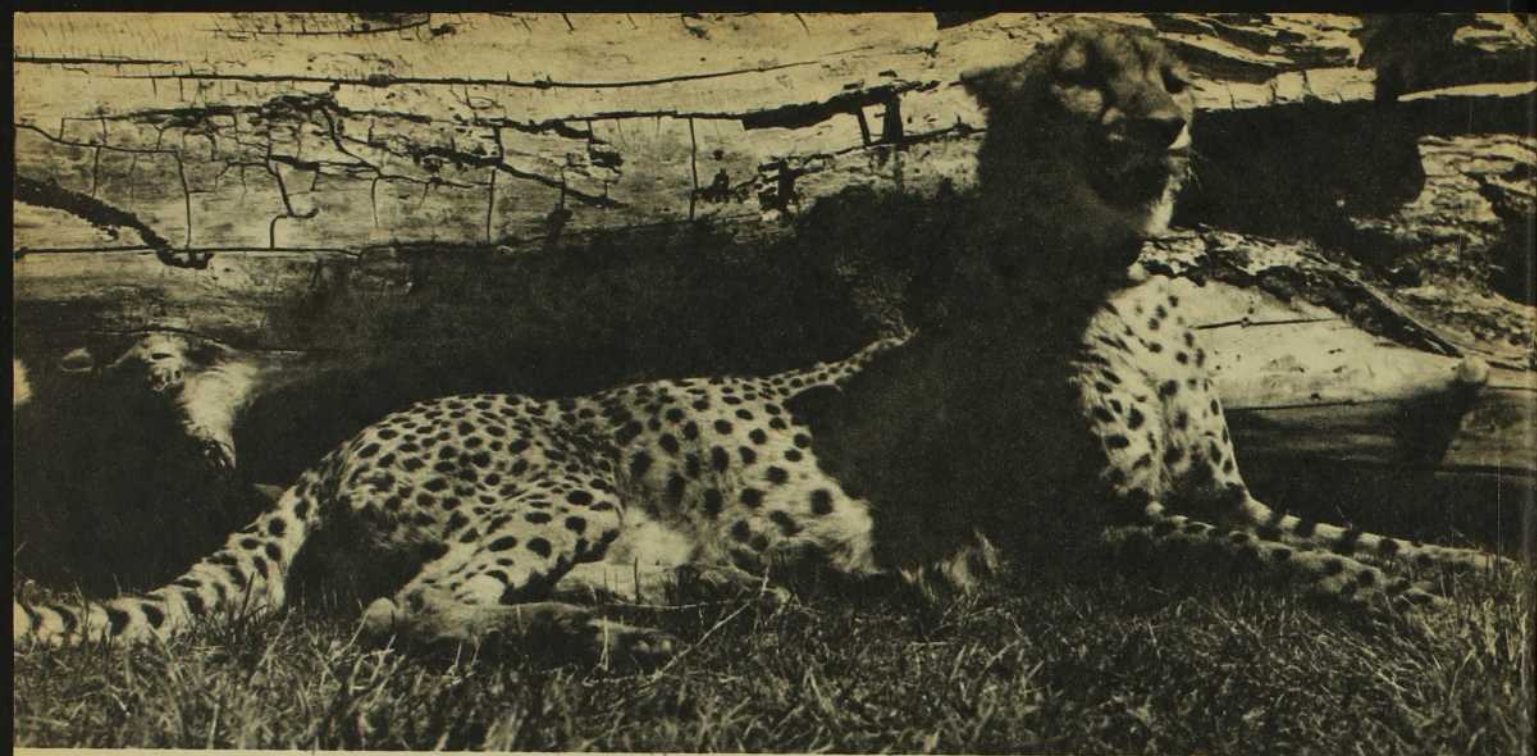
elle s'en vient rôdant, à la fin de la tuerie pour engloutir les restes. Devant une carcasse, les hyènes ont un cri affreux qui imite un ricanement, quelque chose comme le rire d'un ventriloque. Si on les voit rarement dans les villages africains, par contre tous les soirs on les entend.

En voyant les léopards, j'ai pensé à notre pauvre chien de Fort Jameson. Il a été dévoré sur notre véranda par cet animal malicieux et rusé. A part quelques gouttes de sang, il n'a rien laissé de sa proie.

Une route latérale nous conduit au domaine « royal ». Une lionne se rend, à pas lents, dans cette direction. Par son pelage, le lion n'a rien d'extraordinaire. Il ne possède ni les rayures du

▲ Nullement intimidé par le dé clic.





Au paradis des grands fauves.

tigre, ni les taches ocellées de la panthère. Sa coloration est uniforme. Le mâle, comme on le sait, a une crinière qui forme son plus bel ornement et qui le distingue de la femelle. Cependant, les animaux à grande crinière brune, avec des touffes de poils au coude ou sous le ventre, comme on en voit dans les zoos et les ménageries, sont exceptionnels à l'état sauvage. La voiture avance tranquillement. Deux colosses de lions s'étirent paresseusement. Ils posent leur regard hautain sur nous. A quelque distance, un certain nombre de zèbres se faufilent sous les branches basses des arbres; flairent-ils le danger ?

Ils n'ignorent pas la tribu léonine, mais pour le moment, les lions ne représentent pas un danger pour eux; ils ont mangé aujourd'hui même; ce qui signifie deux jours de tranquillité dans le camp des zèbres! Le champ de bataille animal ressemble étrangement aux arènes humaines: les plus forts étouffent les plus faibles...

Pour terminer notre visite, nous assistons, de loin évidemment, à un match sévère entre deux adversaires de taille: deux éléphants. Trompe sur la défensive, oreilles en paravents, barrissements prolongés, précèdent la rencontre. Les ivoires s'affrontent, s'entrechoquent. Les hôtes de la forêt, notamment les zèbres en « pyjama », à distance prudente des deux antagonistes, semblent ravis de cette épreuve de force si l'on en juge par leurs cris et leurs cabrioles.

Nous n'attendons pas la fin des rounds mais prenons le chemin du retour. A vrai dire, ce sanctuaire animal est tout à fait l'opposé d'un jardin zoologique: ici, les animaux se trouvent en liberté, tandis que les hommes sont emprisonnés dans leur voiture.

La poussière et les émotions ne nous ont pas été épargnées durant ce voyage; nous n'aurons pas besoin d'être bercées cette nuit, mais peut-être « rêverons-nous aux élégantes girafes tachetées de roux et aux longs cils recourbés, aux ridicules autruches en tutu froufroutant, aux cornes annelées des impalas, aux gazelles aériennes, à la majesté souveraine des éléphants, aux défenses en cimenterie des rhinos toujours prêts à l'assaut, et sans doute à cette famille de lions assoupie ou cette autre nous dévisageant comme si nous étions dans notre voiture, des bêtes curieuses ».

Mais avant de nous endormir, je suis certaine qu'on aura chanté cette louange cosmique au Créateur de l'univers:

Louez Yahvé depuis la terre,

.....

montagnes, toutes les collines,
arbre à fruit, tous les cèdres,
bête sauvage, tout le bétail,
reptile, oiseau qui vole,

.... Qu'ils louent le nom de Yahvé.

Ps. 148

Céline Laurin, M.I.C.

POÈTES POÈMES YAMATO

Soeur Madeline B. Maillet, M.I.C.

Le chant d'un oiseau, la neige fraîchement tombée, le coloris d'une fleur des champs n'ont jamais laissé insensible l'âme japonaise. Son sixième sens, de l'esthétique, le bouddhisme l'a encore affiné en soulignant l'impermanence des choses, concept facilement admis en cet archipel secoué si souvent par les séismes, les typhons, les raz de marée.

Dans sa préface à l'anthologie *Kokinshu*, le célèbre littérateur Ki no Tsurayaki (901-923) décrit le genre poétique japonais en ces termes: « Le chant de Yamato (nom poétique du Japon) germe dans le cœur de l'homme et s'épanouit en des myriades de paroles. C'est ainsi que les hommes qui vivent en ce monde, puisque diverses sont leurs expériences, expriment ce qu'ils éprouvent en leur cœur au moyen de ce qu'ils voient, de ce qu'ils entendent. Du rossignol qui chante dans les fleurs, de la grenouille qui habite les eaux, entendez la voix: de tous les êtres qui vivent, ce qui s'appelle vivre, qui ne chante pas son chant? » Écoutons donc la voix de Yamato qui chante par quelques-uns de ses plus grands poètes.





ST. SQUARE
M.C.

L'âge d'or ancien (710-1186)

Les Japonais considèrent la poésie plutôt comme le produit d'une époque que d'un individu isolé. Cela explique pourquoi au lieu de publier séparément les ouvrages poétiques d'un auteur, fut-il renommé, ils préfèrent publier des anthologies de toutes les meilleures œuvres d'une même époque. La plus ancienne de ces anthologies, le *Manyoshu* ou Recueil des Dix mille Feuilles, remonte au huitième siècle et contient environ 4173 *tankas*, courts poèmes de 31 syllabes réparties sur cinq vers de 5, 7, 5, 7, 7 syllabes. Parmi les poètes cités dans le Recueil, hommes et femmes de toutes les classes de la société, le plus illustre est sans contredit Kakinomoto Hitomaro (environ 681-729) qui donna le ton à la poésie japonaise. Durant ses voyages en qualité de fonctionnaire de la cour, cet amant passionné de la nature composa des vers délicats sur les paysages admirés. En un *tanka* gracieux et imagé, Hitomaro évoque la beauté d'un ciel étoilé :

*Le ciel est une mer
où les nuages se dressent comme des flots;
la lune est une barque
vers les bosquets d'étoiles
s'avançant à la rame comme pour s'y cacher.*



A la période de Nara, âge d'or par excellence de la poésie japonaise, succède la brillante époque de Heian (784-1186) qui porte à son apogée la civilisation japonaise nourrie d'influences chinoises et bouddhistes. Du point de vue littéraire, c'est l'âge classique caractérisé par de multiples œuvres esthétiques de tous genres tant en prose qu'en poésie. Tandis que les érudits se penchent sur de difficiles compositions dans le style chinois, la littérature proprement dite et purement japonaise devient l'apanage des dames de la cour, à tel point qu'on appelle le Japon d'alors le *Pays des Reines!* En 992, paraît le *Kokinshu*, Recueil de poèmes anciens et modernes. Tandis que les poèmes du *Manyoshu*, expression des sentiments virils et simples des anciens, peuvent se comparer à une mine d'or brut, ceux du *Kokinshu*, expression des tendances intellectuelles de la noblesse de la cour, ressemblent à une pièce d'argenterie finement ciselée. Inimitables pour la perfection de la forme, la plupart des poèmes compilés sont anonymes. Cependant nous connaissons quelques noms. Il faut citer Ono no Komachi (834-880), dame de la cour au style plein de charme et de spontanéité, et le bonze Saigyô (1118-1190), dernière grande figure littéraire de l'époque.

En un *tanka* mélancolique, Ono no Komachi déplore la brièveté de la vie :

*Les fleurs si belles
déjà sont passées!
Et je fixais les yeux
sur des choses vulgaires
dans mon voyage ici-bas.*

Vivant en communion constante avec la nature, l'âme du bonze s'exhale en ce désir ultime :

*Ah! je voudrais mourir
sous un cerisier
en pleine floraison
le quinzième jour
de ce deuxième mois!*

L'époque féodale (1186-1868)

Le moyen âge au Japon est une période de luttes incessantes entre féodaux et impériaux. Ce climat de guerre favorise peu le goût des lettres qui baisse sensiblement. Les bonzes seuls, ou à peu près seuls, continuent d'entretenir la flamme de la culture traditionnelle. Cependant un renouveau s'annonce avec la période de Muromachi (1332-1603) dont la principale gloire est d'avoir inauguré le théâtre avec la création du drame lyrique appelé *noh*.

Basho Matsuo (1644-1694), célèbre moine bouddhiste, à la fois poète et moraliste, infusa un esprit neuf à la poésie. Jusque-là, les sujets poétiques avaient été limités à ce que l'on qualifiait de *choses gracieuses*. Basho transforme l'humoristique et amusante épigramme qu'est le *haikai* en vers sobres et délicats. Le *haikai*, grâce à lui, gagne en sérieux et en humain. A l'école symboliste du Maître succède l'école impressionniste de Buson Yosa (1716-1783), puis celle de Kobayashi Issa (1763-1827), laquelle se caractérise par le sens de l'ironie et de la douleur. Kaga no Chiyo (1703-1775), est la poétesse par excellence du *haikai*.

Visitant un jour en pèlerinage le monastère bouddhiste de Rishakuji, oasis de paix et de silence, Basho composa le *haikai* suivant considéré comme le chef-d'œuvre du genre:

*Jour anniversaire de la mort de Bouddha
silence absolu.
Le chant de la cigale
villèle le roc.*

Voici un poème de Buson, le plus pur échantillon de style impressionniste:



*Oh, la cruelle averse!
Une volée de petits moineaux
se cramponnent aux herbes.*

Ce maître de pitié que fut Issa exprime sa bonté en ces lignes allusives:

*Oh non! ne la frappez pas.
Voyez donc, la mouche se frotte
les pattes.*

Pleurant la mort de son jeune fils, la poétesse Chiyo épanche sa douleur dans un *haikai* exquis:

*Mon petit pêcheur de libellules
parti aujourd'hui
mais où?*



Sous le gouvernement des premiers Tokugawa au dix-septième siècle, le Japon entre dans une ère d'ordre, de culture élargie. La littérature en particulier connaît une efflorescence nouvelle sans toutefois recouvrer le charme prenant de la période Heian. Les œuvres littéraires sont plus diverses, plus vigoureuses, mais parfois fort grossières. Puis vient la création du théâtre populaire *kabuki*. Cette période ne se signale par aucune œuvre littéraire de valeur.

La période contemporaine (1868-19)

L'ère de Meiji (1868-1912), dite du « gouvernement éclairé », inaugure une renaissance dans tous les domaines, et la poésie elle-même s'en trouvera affectée. Avant cette époque, le Japon n'a guère connu de la littérature occidentale que les fables d'Esopé traduites en japonais vers la fin du dix-huitième siècle. En 1882, on traduit pour la première fois les poèmes de Tennyson, Gray, Longfellow, et quelques bribes de Shakespeare. Cette révélation d'une poésie si différente de la leur, les poètes japonais tentent de l'utiliser mais sans résultat valable. Durant les vingt premières années du « gouvernement éclairé », la littérature nationale traverse une période de crise. Afin de maintenir dans ce domaine la pure tradition classique, Meiji ordonne la création, à Tokyo, de l'*Outa dorô*, bureau de poésie. Un poète illustre, Masaoka Shiki (1867-1902), admirateur de Bashô et de Buson, restaure le *tanka* et le *haïkai* traditionnels tombés dans l'affectation et maniérisme. Par contre, de jeunes poètes impatients de secouer le joug du conformisme littéraire rejettent les lois syllabiques et adoptent le *shintaiishi*, vers libre qui favorise l'expression de sentiments abstraits. Parmi les poètes les plus remarquables de cette période, méritent une mention spéciale Ishikawa Tokuboku (1885-1912), un des précurseurs de la poésie moderne, et Shimazaki Toson (1872-1943), premier grand poète du *shintaiishi*.

Les œuvres de Tokuboku, surtout au début, s'inspirent de la vie humaine et de ses détresses. Voici comment il évoque la piété filiale:

*Pour plaisanter j'avais pris
ma mère sur le dos.
Elle était si légère
que j'ai pleuré d'émotion
sans pouvoir faire trois pas.*

Les poèmes de Toson se distinguent par leur fraîcheur. Ils se ressentent de l'influence occidentale comme il se voit dans cet extrait:

*Que de fois je suis descendu dans la vallée
où vieillissent des rêves de gloire et de décadence...
Sur les rives de la Chikuma s'estompent les saules.
Le printemps vient de naître, l'eau s'écoule.
Errant solitaire parmi les rochers
j'amarre à la rive ma mélancolie.*



Désormais la poésie japonaise se divise en deux courants opposés: celui de la sereine tradition et celui nourri aux sources étrangères d'une trépidante émancipation. Mais l'esprit du *Manyōshū* n'est pourtant pas éteint. Bien que la poésie japonaise moderne cherche dans le *shintaiishi*, vers libre, un nouveau mode d'expression, elle est loin d'avoir définitivement abandonné les formes classiques du passé, formes bien plus en harmonie avec son génie propre. Toutefois ces formes ont été adoptées aux idéaux contemporains. Il est à souhaiter qu'un équilibre sain s'établisse entre les influences étrangères et l'esprit national. Parmi les poètes d'aujourd'hui Miyoshi Tatsuji (1900-) et Tanigawa Shuntaro brillent au premier rang.

Les œuvres lyriques de Tatsuji reflètent son admiration pour la littérature française telles ces lignes:

MOUETTES

*La liberté leur appartient
elles s'aiment dans le ciel
Les nuages sont leurs lits.
A elles la liberté.
Quand tout est dit, à elles la liberté,
elles accrochent le soleil au mur oriental.
Leur salle à manger? C'est la mer du matin,
quand tout est dit, à elles la liberté.*

.....

*Après tout la liberté leur appartient.
De la lumière matinale elles font leur chant;
des feux du soir leur harmonie.
Après tout à elles la liberté.*

Quant à Shuntaro (1938-), poète talentueux au dire des critiques japonais, il rencontre une large audience. Le poème intitulé *Musée* nous fait mesurer ce qui le sépare du courant traditionnel:

MUSÉE

*Tranquillement au fond d'une vitrine:
une hache en pierre parmi d'autres objets
Les constellations tournent
beaucoup d'entre nous périssent
beaucoup d'entre nous sont engendrés.
A plusieurs reprises des comètes évitent de peu la collision,
bien des plats sont mis en pièces,
les chiens eskimos trottent au Pôle Sud.
A l'Orient et à l'Occident on découvre des tombes célèbres
on dédicace des recueils de poèmes
et tout récemment on a désintégré l'atome.
Et la fille d'un Président s'est mise à chanter...
Oh! que de choses se sont même passées
depuis lors.
Mais tranquillement au fond d'une vitrine
une hache en pierre parmi d'autres objets.*

つね

背美人

許三三

知里



A FORMOSE ART SACRE ET ARTISANAT

L'année dernière, au Musée Sun Yat-sen à Wa shuanghsi, dans l'île de Formose, se tenait une exposition d'art chinois. Son grand succès était dû à la présentation de deux peintures monumentales exécutées par un Milanais, le Frère Giuseppe Castiglione, mieux connu sous le nom de Luang Shr-Lin, peintre à la cour de la dynastie Ch'ing du 16^e siècle. Aujourd'hui, les missionnaires reconnaissent avec gratitude le rôle très important qu'il a rempli pour soutenir l'Eglise dans le Céleste Empire.

A quatre siècles de distance, un

Frère coadjuteur Jésuite garde encore la foi vive grâce à son habileté dans l'art artisanal. Le typhon détruit-il le toit de la cathédrale peu après qu'un évêque nouvellement consacré en a pris possession ? Un curé désire-t-il un carrousel pour son école maternelle ? Les religieuses ont-elles besoin d'une nouvelle chapelle et de tout son mobilier ? L'eau ou la lumière manquent-elles ? « Allez chercher le Frère Etienne Bencze... »

Depuis 1954, date de son arrivée dans le port de Keelung por-

tant avec lui une quarantaine de caisses renfermant des outils de menuiserie, il a projeté, construit et dirigé les travaux d'une centaine d'églises et de chapelles dans le diocèse de Hsinchu.

De plus, qu'il s'agisse d'église, d'hôpital, de centre d'assistance ou d'école maternelle, une fois les murs et le toit construits, la menuiserie du Frère Etienne pourvoit à tout le reste. Avez-vous besoin d'un objet quelconque ? Nommez-le ou au moins décrivez-le: si le Frère ne l'a pas, il peut le fabriquer, le



Photo : Le Brigand

faire exécuter ou vous l'obtenir d'une manière ou d'une autre.

Pratiquement, on peut dire qu'il n'existe pas d'Ordre ou de Congrégation masculine ou féminine engagés à Formose dans l'apostolat qui n'aient eu recours, au moins une fois, aux services les plus variés qu'offre son magasin de menuiserie.

N'importe qui peut acheter; il y a des périodes de ralentissement dans l'atelier de mobilier pour les églises et les écoles. Mais il y a les sculptures sur bois qui ont valu à l'artiste une très grande réputation et lui ont permis de réaliser un atelier nouveau, tout récent, à trois étages, qui suffit, du moins pour l'instant. L'abondance de bois convenable, le talent inné de l'artisan chinois (et ceci est essentiel), le contrôle de la qualité rigide exercé par le Frère Etienne, expliquent pourquoi ses sculptures sont réclamées et appréciées dans tout le monde. Ses crèches, un de ses « articles » les plus célèbres, ont porté l'image de la Sainte Vierge, même dans bien des maisons non-catholiques et bien des églises des Etats-Unis.

Le plus récent atelier du Frère Etienne donne du travail à quatre-vingt-dix personnes: apprentis menuisiers et artisans qui ont appris le métier auprès des sculpteurs ja-

Chapelle du collège des Jésuites à Hsinchu. Le frère Etienne Bencze a réalisé les travaux en beauté.

ponais, maîtres dans l'art du bois sculpté. On peut comparer cet atelier à une plante dans sa formation physique et son développement supérieur, dus en grande partie, sinon totalement, au soin avec lequel le religieux se préoccupe du bien de ses ouvriers. Leur salaire est le plus élevé de la ville; le travail leur est assuré. Aussi, beaucoup de ceux qui ont commencé comme apprentis au début de la Mission des Jésuites de Hsinchu travaillent encore pour le Frère Etienne.

C'est facile de dire que personne n'est indispensable, mais les Jésuites de Formose et beaucoup d'au-



Photo : Le Brigand

tres aussi, font quelques réserves pour le Frère Bencze et pensent à ce qu'aurait été le travail à Formose sans sa menuiserie.

Plusieurs de ses œuvres envoyées dans différentes nations du monde paraîtront peut-être un jour ou l'autre dans une vitrine ou une exposition tout comme celles du Frère Giuseppe Castiglione. Mais nous laissons cette surprise à nos successeurs. Les « clients » et les amis du Jésuite se contentent actuellement de la jouissance esthétique qu'il leur procure.

(L'Osservatore Romano, 6 octobre 1967, p. 9)

«L'existence de la femme chinoise est neuve comme un mois de mai.» Armand Gatti



ENTRE HIER ET DEMAIN



LA FEMME CHINOISE

A HONG KONG

L'île de Hong Kong, avec sa dépendance continentale de Kowloon, domine une des rades les plus sûres et les plus majestueuses du monde. La ville chinoise créée à Hong Kong a son aspect le plus caractéristique dans le quartier de Victoria, qui longe le port au pied de la montagne centrale appelée le *Peak*.

Là, trois types de femmes, très différents l'un de l'autre, illustrent à leur manière l'évolution de la femme chinoise contemporaine: la paysanne des

Nouveaux Territoires, la barquièrre actuellement en pleine transformation et la citadine de tous les niveaux de la société.

Il y a, on peut dire, deux classes de paysannes: la *pounte* (de cette terre-ci) et la *hakka* (famille en visite).

La *pounte*, considérée comme étant de la province du Kwang Tung, c'est la femme de maison, la mère de famille, apte à mille et une besognes.

Elle aide à la ferme sans être chargée des durs travaux comme sa sœur Sui Lin, la *hakka*.

Sui Lin représente très bien cet autre type de paysanne, la *hakka*, si différente de la *pounle* dans ses coutumes, son dialecte, son costume. Agressive et dure, elle se montre d'un abord difficile. Vous ne l'aurez pas facilement pour les travaux de la maison; vous la verrez plutôt labourer, herser la terre, préparer les plantations, faire le sarclage, le coupage et le battage du riz.

Avec le bambou sur l'épaule, Sui Lin peut porter plus de cent livres à elle seule, et marcher ainsi des milles et des milles. Vous la rencontrerez aussi poussant des voitures remplies de toutes sortes de matériaux sur les grands chemins ou les rues, ou encore travaillant aux constructions.

Le matin avant le jour, Sui Lin sort de sa demeure pieds nus, vêtue d'une jaquette et culotte d'un coton épais bleu ou noir, la tête recouverte d'un chapeau sans calotte à bord très large muni d'un

Sui Lin, la paysanne, laboure, herse la terre, prépare les plantations, sarcle, coupe et bat le riz.



Avec le bambou sur l'épaule elle peut porter plus de 100 livres.

plissé de coton foncé de 5 à 6 pouces de largeur. Ainsi préservée des coups de soleil avec le bébé sur le dos, elle restera dehors jusqu'au soir. Revenue à la maison, cette vaillante paysanne préparera le souper s'occupera des enfants et terminera sa journée par la lessive.

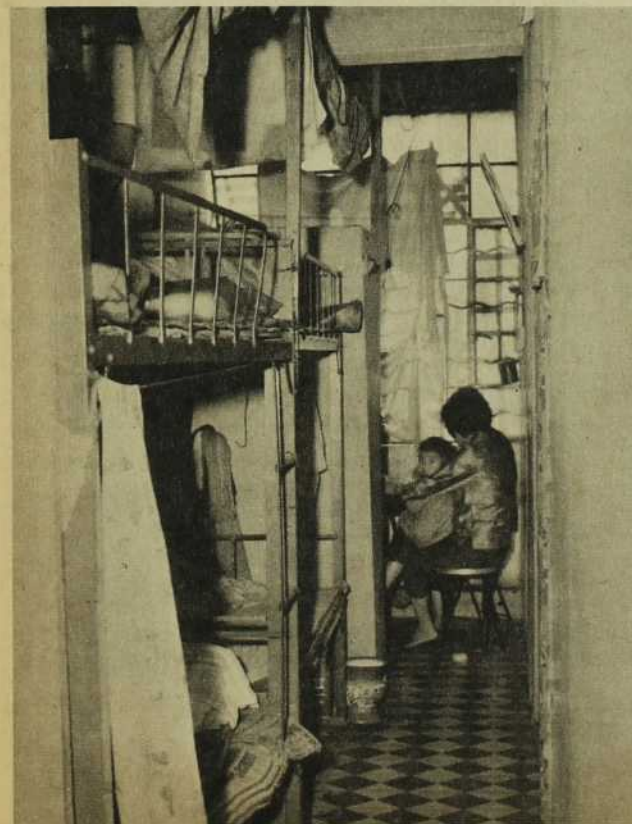
Absolument asservie à son mari, elle ne se sent pourtant pas malheureuse. La *hakka* tient ferme à ces coutumes ancestrales; elle y puise sa force et souvent se fait une gloire de son immobilité. Même si bien des idées s'introduisent pêle-mêle dans sa vie quotidienne, elle ne les accepte que lentement. Dans la campagne que nous appelons Nouveaux Territoires de Kowloon, Sui Lin, la *hakka*, demeure ce qu'elle a toujours été: celle qu'on voit aux champs, aux cailloux, au marché, à la lessive, sur les routes, le panier de ciment à la main, dans les rizières, penchée sur la terre limoneuse.



Mak Pooi Sui, la barquière, a un métier rude et pénible.

Mak Pooi Sui, la barquière, n'a pas un meilleur sort. Son métier est rude et pénible. Malgré cela, elle l'aime. Mak Pooi Sui fait sa cuisine à l'arrière de la barque portant un chapeau en paille ou en feuilles de palmier recouvertes d'un certain vernis qui le rend imperméable. Il est muni d'un bord plutôt étroit et recourbé de près de 2 pouces ce qui lui donne une apparence de plissé mais laisse moins de prise au vent. Pour son lavage, elle n'a qu'à se pencher au bord de l'embarcation. Le nettoyage du plancher se fait à la brosse avec le sable de la grève. Eclatante de propreté, sa barque est joliment décorée de fleurs, de photographies et de guirlandes aux couleurs vives.

La barquière préfère son village de maisons flottantes Aberdeen, Hong Kong tsai au pavée de la ville et à la promiscuité d'une chambre sans fenêtre.



Son travail terminé, la barquière aide son mari à gagner quelques yens en traversant les gens d'un endroit à un autre. Ainsi, elle est toujours avec ses enfants qui ne quittent la barque que pour aller en classe.

Toute la personne de Mak Pooi Sui dit son énergie. Forcée qu'elle est de rester continuellement assise et de marcher accroupie, elle s'y forme une démarche embarrassée très facile à différencier de celle des personnes élevées sur la terre ferme. Son langage, ses gestes, sont frustes et profondément vrais. Ses mains semblent couvertes d'une écorce qui a bravé longtemps les embruns, le froid et les câbles. Toute sa vie est droite, rigoureuse. Mak Pooi Sui a été forgée par un travail, une vie qu'elle accepte.

« Jamais, non jamais, je n'aurais voulu vivre sur terre! » Et pourtant, Mak Pooi Sui reste aujourd'hui sur terre. La « Nuage de Perles », sa demeure, sa barque, sa vie, qu'est-elle devenue? Mak Pooi Sui demeurerait dans un petit village de maisons flottantes, connu de presque tout l'univers situé au sud-ouest de Hong Kong: *Aberdeen, Hong Kong Tsai*, « Petit port odoriférant ». Le gouvernement a décidé de faire combler la baie, cette baie qui rassemblait les barques comme une mère-poule ses poussins et les protégeait contre les vents et les typhons. Toutes ces familles de barquiers ont dû déménager. Elles habitent maintenant une cellule sans fenêtre, avec des cloisons de contreplaqué, et flanquée de chaque côté, d'une demi-douzaine de cellules analogues. La chambre de Mak Pooi Sui se trouve au 4e étage; on y accède par un escalier raide, d'une seule volée par palier. Naturellement, ce n'est là qu'un immeuble parmi bien d'autres dans la rue, et le quartier compte des dizaines et des dizaines de rues identiques. Qu'a-t-elle donc gagné de si précieux? Mak Pooi a troqué l'air pur de son village, et l'un des plus beaux paysages qui soit au monde, pour l'inconfort et la promiscuité d'un appartement misérable. Souvent elle a le vertige; toujours, elle manque d'eau rafraîchissante.

Les enfants, eux font bonne figure maintenant à l'école. Imaginez, ils ont leur adresse. Ils ne disent plus simplement: « Je demeure sur la barque *Tong F'an*, de la 3e rangée » mais bien: « J'habite au 4e étage du numéro 40 sur *Wang-Fou-Tching*, la rue du Manoir princier. » Quelle importance cela leur donne!

Mais Mak Pooi Sui comment peut-elle admettre d'être inamovible comme une maison plantée sur la terre? Toute proche de la nature, proche de l'eau, elle était habituée à surprendre le changement brutal des odeurs, du vent et de la pluie. Indépendante, elle regardait le monde, les grandes villes, tout cela qu'elle appréhendait et saisissait dans tou-

te sa profondeur. Elle est née, elle a vécu, elle voulait mourir sur sa barque. Cependant, aujourd'hui, Mak Pooi doit se plier à une discipline. Oui, dites-moi, comment peut-elle oublier le vent, le travail rude, le doux murmure de l'eau?

Il est vrai que la paysanne des Nouveaux Territoires et la barquière en pleine transformation décrivent un peu les changements qui se sont produits chez la femme chinoise au cours de ces dernières décennies, mais la citadine exprime encore mieux l'évolution de la condition féminine en Asie.



La société urbaine comprend des infirmières, des professeurs, des policières, des guides touristiques, etc.

La société urbaine comprend des femmes d'une classe ouvrière, pauvres et illettrées, ou munies tout au plus d'une instruction primaire, composée de travailleuses à l'usine, de vendeuses dans les petits ateliers de montage industriel des quartiers urbains, de commis dans les magasins, de couturières, de ménagères dans les écoles ou les hôpitaux, d'aides cuisinières dans les hôtels. La classe moyenne, instruite et modérément à l'aise, groupe des professeurs, des assistantes sociales, des femmes-policieuses, des hôtesses de l'air, des guides chez les agences touristiques. On les apprécie pour la faci-

lité qu'elles ont à s'exprimer en trois, quatre, voire même six, sept langues. Enfin, la femme de l'«élite» instruite et riche qui occupe même de hautes positions gouvernementales. L'Honorable Ellen Lee Shui Pui en est un exemple frappant. A l'heure actuelle, la citadine de Hong Kong peut accéder à toutes les professions libérales: architecte, médecin, avocat, etc. Et quand il le faut, elle ne craint pas de s'expatrier, surtout en Angleterre, en Australie, au Canada et aux Etats-Unis, afin de poursuivre des études dans les domaines les plus divers: chimie, arts, musique, théâtre, langues, technologie, etc.



Souvent, la femme chinoise mariée tient plus à sa profession qu'à sa vie familiale.

Quel chemin parcouru en peu de temps! Ce qui faisait dire à Armand Gatti que « l'existence de la femme chinoise est neuve comme un mois de mai. » Mais si la femme chinoise n'est plus cette personne calfeutrée dans le silence et la résignation, appartenant beaucoup plus au monde des signes qu'à celui des rapports, elle reste encore sous l'influence de cette réserve ancestrale, réserve qui ne saurait disparaître complètement sans dénaturer la « Cé-

leste » en la mettant tout-à-fait au niveau et au diapason de sa sœur de l'Occident.

Ces trois femmes, la paysanne, la barquièrre et la citadine, en réalité n'en font qu'une qui est la femme chinoise entre hier et demain à Hong Kong. Puisse notre admiration pour elle se traduire en désirs exprimés et soutenus de la voir conserver ses proverbiales coutumes, sa politesse accueillante, sa charmante simplicité! En un mot, souhaitons que l'évolution moderne de la femme chinoise n'entrave jamais sa culture traditionnelle.

Gratia Blanchet, M.I.C.

MENU CHINOIS ET SA PRÉPARATION

Comment organiser chez vous, pour vos amis, un dîner raffiné et exotique? Rien de plus simple. Les langoustines, le soja, les viandes coupées menu et les menus entourés de riz et de thé ne sont pas comme on le croit souvent l'exclusivité des restaurants chinois. Ces produits, vous les achèterez dans toutes épicerie fines ou boutiques spécialisées, et les recettes faciles à réaliser.

Un dicton chinois dit: « Quand vous préparez un plat, observez surtout trois points: il doit plaire à la vue, chatouiller l'odorat et affiner le goût! »

LE SAVOIR-MANGER CHINOIS

Les plats	Bol pour le riz, bol pour la soupe, assiette, petit plat pour la sauce, coupe pour le vin, cuillère à soupe en porcelaine et les baguettes qui remplacent les couverts.	Le thé	Au thé chinois on mêle assez souvent différentes fleurs comme la rose, le camélia, le jasmin, etc. A conseiller: le thé au jasmin, sans sucre.
Viande et légumes	La viande est coupée en fines lamelles. Les légumes sont taillés en julienne. A noter: les légumes cuits à la chinoise restent croquants.	Le riz	Le riz remplace le pain. Chaque convive doit avoir son bol de riz à côté de son assiette.

LE RIZ A LA CHINOISE

Pour 4 personnes: versez dans une casserole à fond épais, deux bols d'eau froide sans sel, ajoutez à cette eau la valeur d'un bol de riz, non glacé et lavé jusqu'à ce que l'eau soit claire. Quand l'eau est claire, faites cuire rapidement (10 minutes). Laissez gonfler et sécher pendant 20 minutes, sans couvercle, sur le feu en veilleuse. Ne jamais remuer.

BŒUF AUX LÉGUMES VERTS

Pour 6 personnes: 3 poivrons verts, 150 g de haricots verts, 4 ou 5 queues d'oignons verts ou 2 blancs de poireaux, 500 g d'aiguillette de bœuf, 4 cuillerées d'huile sans goût, sel, poivre, sauce soja, sauce huître.

Coupez les poivrons en petits carrés, les haricots verts en julienne ainsi que les blancs de poireaux si vous n'avez pas de queues d'oignons. Dans une poêle mettez 3 cuillerées d'huile, faites sauter les légumes à feu modéré pour qu'ils s'attendrissent sans changer de couleur. Mettez sur le feu en veilleuse après avoir ajouté 2 cuillerées de chaque sauce. Détaillez la viande en fines lamelles. Jetez-les dans une deuxième poêle contenant une cuillerée d'huile très chaude. Faites sauter rapidement pour que la viande cuise en surface tout en restant saignante. Mélangez bœuf et légumes. Servez.

SOUPE AUX ŒUFS

Pour 6 personnes: 5 bols de bouillon de poulet, 100 g de vermicelle chinois transparent, 100 g de soja germé, 150 g de chou émincé, 150 g de carottes, 150 g de navets, 150 g de haricots verts, 150 g de blancs de poireaux ou d'oignons, sauce soja, glutamate, 2 œufs.

Coupez tous les légumes en julienne très fine. Jetez-les dans le bouillon de poulet avec le vermicelle ramolli à l'eau tiède. Laissez bouillir 15 minutes. Ajoutez une demi-cuillerée à café de glutamate, 2 cuillerées à soupe de sauce soja. Les légumes étant

encore croquants, versez 2 œufs battus en omelette dans le liquide bouillant. Tout l'art consiste à verser les œufs en filet pour obtenir une coagulation immédiate.

POULET EN PAPILOTES

Retirez toute la chair d'une jeune volaille, découpez-la en petits morceaux. Salez, poivrez, remuez. Dans des carrés de papier Cellophane, enveloppez quelques morceaux avec une rondelle d'oignon ou un morceau de queue d'oignon frais. Faites cuire à grande friture pendant 10 à 15 minutes.

LANGOUSTINES de la TANTE CHOU

Pour 6 personnes: 1 livre de chair crue de langoustines, 2 cuillerées à soupe de graines de soja noires séchées, passées au pilon, 2 lamelles de gingembre hachées ou 1 cuillerée à soupe d'ail écrasé, 1 pincée de sucre, sel, poivre, 2 cuillerées à soupe d'huile sans goût, 2 cuillerées à soupe de cognac.

Pilez les graines de soja dans un mortier ou, à défaut, réduisez-les en poudre. Cuissez la chair crue des langoustines dans l'huile avec le soja, l'ail écrasé le gingembre, le sucre sel, poivre. Dès que les langoustines sont fermes, flambez au cognac. Laissez mijoter doucement 10 minutes.

L'ASSIETTE CHINOISE

Pour 6 personnes: 300 g de pousses de soja, 1 grosse carotte, vinaigrette, 2 oranges, 2 citrons, 1 tomate, viandes froides: canard rôti, blanc de poulet, filet de porc rôti, détaillés en minces petites tranches, sauce fruits de mer ou sauce huître.

Sur le bord du plat disposez des rondelles d'orange et de citron alternées. Sur ces tranches formez une couronne des chairs assorties. Au centre posez la salade de pousses de soja et de carotte râpée surmontée d'une tomate. Servez avec la sauce huître.

L'ÉGLISE PEUT-ELLE

Test

Cette question vous a sûrement préoccupé, un jour ou l'autre, face aux problèmes angoissants de l'apostolat à l'heure présente.

Il ne faudrait pas attendre de ce test, des révélations bouleversantes; cependant, il vous aidera à faire le point en ce qui touche à vos obligations de baptisé, de membre d'une Eglise essentiellement missionnaire.

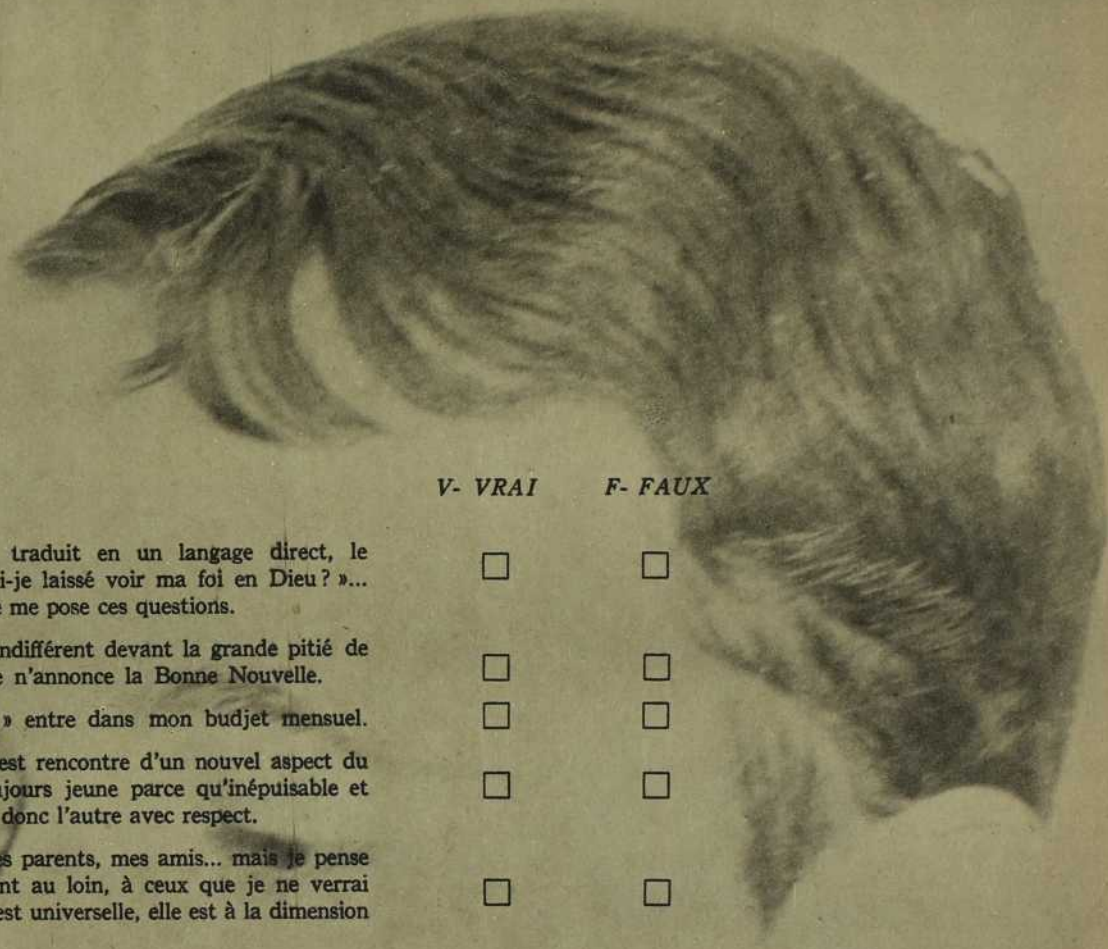
(Coloriez la case correspondant à votre réponse.

V- VRAI F- FAUX).

V- VRAI F- FAUX

1. L'évangélisation n'est pas la spécialité des curés et des religieux, cela me regarde autant qu'eux.
- 2- Les pauvres et les miséreux dans mon pays ne me limiteront pas dans mon apostolat; je me préoccuperai des malheureux de tout l'univers.
- 3- Tout en respectant la liberté humaine, j'aime assez les autres pour les aider à connaître Dieu.
4. J'avais rêvé d'être missionnaire, de faire rencontrer le Christ aux frères lointains, mais cela m'est difficile. Je dois pourvoir aux besoins de ma famille... Je puis quand même aider les missions.
- 5- L'Eglise attend de moi que je vive l'Evangile de telle sorte que les autres puissent reconnaître leur possibilité d'en faire autant.

COMPTER SUR MOI?



6- « Ai-je annoncé, traduit en un langage direct, le Seigneur Jésus?... Ai-je laissé voir ma foi en Dieu? »... De temps à autre, je me pose ces questions.

V- VRAI F- FAUX

7- Je ne reste pas indifférent devant la grande pitié de ceux à qui personne n'annonce la Bonne Nouvelle.

8- L'item « mission » entre dans mon budget mensuel.

9- Chaque contact est rencontre d'un nouvel aspect du visage de Dieu, toujours jeune parce qu'inépuisable et éternel. J'accueille donc l'autre avec respect.

10- Je prie pour mes parents, mes amis... mais je pense aussi à ceux qui sont au loin, à ceux que je ne verrai jamais... Ma prière est universelle, elle est à la dimension du monde.

Plus les cases colorées sont nombreuses dans la colonne de gauche (vrai), plus vous avez le sens missionnaire développé.

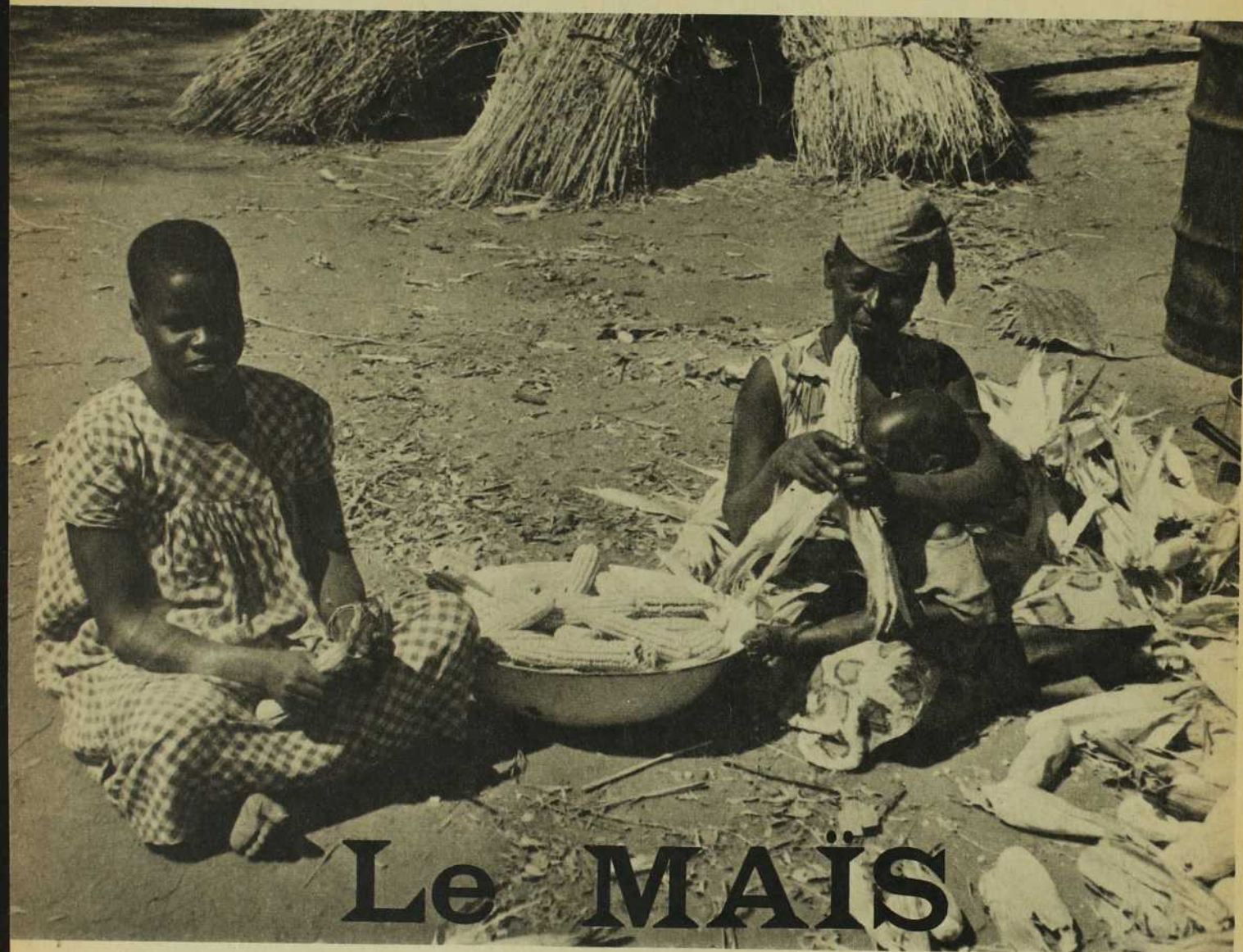
Par contre si la plus grande partie des cases de couleur sont à droite (faux), il serait urgent de remédier à la situation.

Réfléchissez à ce que vous avez à faire et mettez-vous à l'œuvre car le no 3 du décret sur l'Apostolat des laïcs dit: « A vous les chrétiens incombe la très belle tâche de travailler sans cesse pour faire connaître et accepter le message divin du salut par tous les hommes sur toute la terre. »

L'équipe de la Rédaction

ZAMBIE

TEXTE: Sœur Jeanne Piché, M.I.C.



Le MAÏS

Photos : G. Guyot, P. B.

en photos



Jeune plant prometteur de maïs.

Récolte merveilleuse - silo bien rempli.



L'épluchette, joie de la famille.





William H. Parvick

On se sert de la pelure du maïs pour confectionner de jolies pièces artisanales recherchées des touristes.



Photo : G. ...



Le maïs est ensuite broyé au moyen d'un tronc d'arbre creusé et d'un pilon de bois très lourd.

Le maïs est égrené.



La farine qui a séché au soleil sur une natte est passée au tamis.

Photos : G. Guyot, P. B.

La farine est conservée dans de grands paniers.



Et l'on cuit la *sima* (crème de maïs).



Des pistaches écalées et passées au mortier sont mêlées aux herbes et servent de condiment.

Photos : G. Guyot, P. B.



Puis l'on mange la *sima*. On roule une poignée de cette pâte en une boule que l'on plonge dans la sauce de pistache. Tous trempent dans le même plat.

Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

CANADA

MAISON GÉNÉRALICE, 314, Chemin Sainte-Catherine, Montréal 8
MAISON PROVINCIALE, 5550, rue Louis Colin, Montréal 26
MAISON DE LA COTE-DES-NEIGES, 2900, Chemin Sainte-Catherine,
Montréal 26
NOVICIAT, Pont-Viau, Cité Laval
HOPITAL CHINOIS, 355 est, rue Faillon, Montréal 10
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 225, rue Saint-Germain
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception 236, rue Campbell
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière
GRANBY, 35, rue Dufferin
GRANBY, 50, rue Saint-Joseph
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain
OTTAWA, 30, Avenue Goulburn
PERTH, N.-B., C.P. 259
MISSION CHINOISE, 1062, Cheneville, Montréal

ETATS-UNIS

MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street

HONG KONG

MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong
MAISON NOTRE-DAME-DE-L'ESPERANCE,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong
NOVICIAT, 125 Waterloo Road, Kowloon, Hong Kong

TAIWAN

KUANHSI, 83 Cheng I Lu, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China
SHIH KUANG TSE, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Republic of China
SUAO, 36 Chung Cheng Rd., Sualo Ilan Hsien,
Taiwan, Republic of China
HSINCHU CITY, 49, Shui Yuan Street, Kuang Fu Li,
Taiwan, Republic of China

JAPON

KORIYAMA, 3-18 Toramaru, Koriyama shi, Fukushima ken
WAKAMATSU, 1-49, Nishi Sakae machi, Aizu Wakamatsu,
Fukushima ken
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku

ITALIE

ROMA 00152, via Giacinto Carini, 8

MADAGASCAR

MORONDAVA, Madagascar
AMBOHIBARY, Sambaina, Madagascar
ANTSIRABE, Paroisse Ste-Thérèse de Mahazoarivo
TANANARIVE, Tsaramasay
MAHABO, via Morondava

PEROU

PUCALLPA
LIMA, Escuela Maria de la Providencia,
Napo 1124, Azcona (Brena)

GUATEMALA

TOTONICAPAN, Colegio P. Betancourt, Guatemala, A.C.

BOLIVIE

SANTA CRUZ de la Sierra, Cardinal Cushing Business College,
453 Calle Lemoine, Casilla 70
COCHABAMBA, Academia Comercial, Calle Oruro No 3403,
Casilla 1667
IRUPANA, Hospital Nuestra Senora de la Providencia,
adresse postale: La Paz, casilla 2893
LA PAZ, Academia Santa Rita, casilla 2893, 895, Juan Granier
CATAVI, adresse postale: Oruro, casilla 434

CHILI

ANCUD, Colegio Inmaculada Concepcion, 227, Calle Errazuriz,
Casilla 82

ILES PHILIPPINES

MANILLE, Immaculate Conception Academy, General Luna St.,
Intramuros
MANILLE, 2212 del Rosario St. Tondo
SAN JUAN, Provincial House, P.O. 3400, Manila
LAS PINAS, Rizal
MATI, Davao Province
DAVAO City, Good Counsel, Florentino Torres St.
PADADA, Davao Province
BAGUIO City, 73 Paedal, Box 83

ANTILLES

LES CAYES, HAÏTI
LES COTEAUX, Haïti
ROCHE-A-BATEAU, Haïti
PORT-SALUT, Haïti
CAMP-PERRIN, Haïti
MIREBALAIS, Haïti
LIMBE, Haïti
CAP-HAÏTIEN, Haïti
CHANTAL, Sud, Haïti
TROU-DU-NORD, Haïti
PORT-AU-PRINCE, Orphelinat, Cité no 2, C. P. 1085, Haïti
PORT-AU-PRINCE, Noviciat, Cité no 2, C. P. 1085, Haïti
CROIX-DES-BOUQUETS, Ecole N.-D.-du-Rosaire, C. P. 1291,
Port-au-Prince, Haïti
CROIX-DES-BOUQUETS, Ecole de la Ste-Enfance, C. P. 1291,
Port-au-Prince, Haïti
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
Boite postale 2213 B, Port-au-Prince, Haïti
LA BOULE, C. P. 1085, Haïti
HINCHE, Haïti

COLON, apartado 21, Province de Matanzas, Cuba

AFRIQUE CENTRALE

KATETE, St. Teresa's Parish, Champira P.O., Malawi
MZAMBAZI, St. John's Parish, Eutini P.O., Malawi
RUMPI, St. Patrick's Parish, Rumpi P.O., Malawi
KARONGA, St. Mary's Parish, Karonga P.O., Malawi
KASEYE, St. Michael's Parish, Chitipa P.O. Box 100, Malawi
NKATA BAY, Nkata Bay P.O. Box 9, Malawi
MZUZU, Mzuzu P.O. Box 24, Malawi
MZIMBA, St. Paul's Parish, Mzimba P.O., Malawi
FORT JAMESON, P.O. Box 107, Zambia
KANYANGA, Lundazi P.O., Zambia
NYIMBA, Sacred Heart Hospital, Nyimba P.O., Zambia
CIKUNGU, Kazimuli P.O., Zambia

Monika aussi broie
le maïs. (voir p. 140)

Photo : Sœur Evelyn O'Neill, M.I.C.

